

Les curés mettent
les gosses en grève.
Mais à quand la
grève des frocs ?

Le libertaire

Administration : HENRI DELECOURT
9, Rue Louis-Blanc, PARIS (10^e)
Chèque postal : Delecourt 691-12

QUOTIDIEN ANARCHISTE

A partir de 20 heures : Téléphone Gutenberg 26-55

Rédaction : GEORGES BASTIEN,
123, rue Montmartre, Paris (2^e)

ABONNEMENTS	
FRANCE	ÉTRANGER
Un an... 80 fr.	Un an... 112 fr.
Six mois... 40 fr.	Six mois... 56 fr.
Trois mois... 20 fr.	Trois mois... 28 fr.
Chèque postal : Delecourt 691-12	

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

La Commune de Paris

Dix-huit mars ! Il y a cinquante-quatre ans, la Commune de Paris surgissait dans l'histoire, non seulement de la France, mais du monde. A plus d'un demi-siècle, l'éclat révolutionnaire de la Commune garde encore son éblouissement.

Alors que n'édifie-t-on pas, à bon marché, toute l'histoire des mouvements populaires, des révolutions, des vies de militants d'action ! Plus que les vulgaires romans fabriqués en série par les entrepreneurs en littérature, l'histoire révolutionnaire est capable de remuer les sentiments de la jeunesse, d'émouvoir les cerveaux et les cœurs encore tout bouillants de vie qui ne demandent qu'à s'affirmer, de la noble volonté et de l'ardent désir de se jeter aussi dans la lutte sociale.

J'ai toujours regretté que dans nos journaux, nos groupes, nos conférences éducatives, une plus large place ne soit pas réservée à l'histoire des mouvements ou des vies révolutionnaires.

Les religieux et les patriotes ont su merveilleusement tirer parti de cet entraînement de la jeunesse pour les grands hommes ou les périodes actives, en bourrant le crâne de leurs élèves avec les récits de guerre, d'expéditions, de voyages, avec les exploits d'un Bayard, d'un Napoléon, d'un petit tambour d'Alsace ou la légende peu véridique d'un Jésus. Ils savent exploiter les mauvais instincts du passé.

Mais ce passé n'a pas été seulement rempli par les actes des brigands militaires ou des fondations d'églises ; il a suscité également de nobles révoltes, individuelles ou collectives, que nous devrions savoir mettre dans les mémoires.

Qui de nous, en lisant l'histoire des périodes héroïques populaires, ou le récit des vies de ces anciens combattants de la lutte sociale, n'a pas été soulevé d'enthousiasme, et ne s'est pas vu pénétrer de l'ardent désir de les imiter ? Celui qui n'a jamais revêtu cela ne sera jamais un militant, au sens actif du mot.

La Commune de Paris mérite de ne pas tomber dans l'oubli. Épopée héroïque qui n'a guère duré plus de deux mois, mais qui laisse loin derrière elle les récits falsifiés des historiens thuriferaires, l'éclat des lottes des puissants, ou les épopées guerrières des poètes, esclaves chantant la gloire des tyrans.

Que de dévouements, de sacrifices et d'idéal dans cette courte période de quelques semaines qui ont vu la majorité de l'espèce humaine, étonnée de cette révélation, qu'il existait une question sociale, et qu'il y avait des hommes ardents, courageux et désintéressés pour consacrer leur existence à la résoudre dans un sens qui apporterait aux peuples le bien-être et la liberté.

Un siège épouvantable avec toutes ses horreurs et ses douleurs, surtout pour les pauvres ; le dégoût de ces policiers et de ces chefs dont déjà la hâblerie patriotarde cachait les plus vils sentiments ; la lâcheté étonnante des chefs capitalistes et jousseurs ; l'impression très nette que les politiciens républicains avaient la même mentalité que les courtisans impériaux et que la République ne serait qu'une parodie de l'Empire, il n'en avait pas fallu davantage pour soulever la colère dans les cœurs de ceux qui avaient tant souffert.

Les nobles idéaux trouvent un terrain fécond dans ces moments-là. On fait de la propagande pendant des années et il semble que rien n'évolue. C'est comme le grain qu'on sème à la volée et qui ne pousse pas, tant que dure l'hiver.

Mais vient le printemps et ses rayons solaires distribuant la vie, et les yeux étonnés voient la nature se transformer à vue d'œil.

N'en est-il pas de même pour le grain révolutionnaire que nous semons inutilement. Ne nous désespérons pas de ne pas le voir germer. Viennent les circonstances qui réveilleront les sentiments populaires, et les semailles que nous avons faites connaîtront leur moisson.

Dans cette explosion de colère du peuple parisien, la propagande de la première Internationale porta ses résultats. Certes, des erreurs furent commises, durement payées d'ailleurs, car les fautes commises dans ces moments se payent avec du sang. Certes, les différentes fractions socialistes qui participèrent au mouvement, n'eurent pas toujours une idée bien nette des réalisations pratiques, et eurent surtout le tort de ne pas frapper plus fort la bourgeoisie au cœur, c'est-à-dire au coffre-fort, mais quelle expérience confortante quand même, fut la Commune.

A ceux qui méprisent le peuple, lui fléchissent toutes quêtes, elle a prouvé, la Commune, comme bien d'autres révolutions, que la masse des déshérités était capable d'organisation et d'ordre, librement consentis, capable de se dévouer, de souffrir et de mourir pour une cause élevée, sans bas sentiments d'égoïsme égoïste jouisseur.

La place nous manque pour faire l'histoire de tous les sacrifices volontaires qui illustrèrent la Commune. Contentons-nous de rendre hommage, non seulement aux personnages connus, mais à toute cette vaillante armée d'obscurs phalanges qui a tenu un instant en échec la caste des privilégiés.

De mars à mai 1871, que de sang révolutionnaire a coulé. Devant la mort,

les lutteurs s'unirent jusqu'au dernier souffle.

La bourgeoisie aussi s'unifia : la républicaine comme la bonapartiste ou la royaliste.

Les bourgeois aussi communieraient à la même table de la haine et de la répression d'autant plus féroces que la peur avait été grande. Ils crurent noyer dans le sang l'émancipation populaire dont le 18 mars avait sonné l'heure.

Au moment où toutes les forces de réaction glissent rapidement vers le fascisme, nouveau mot pour désigner les sentiments qui animaient les Versaillais, il n'est pas inutile de rappeler à tous les révolutionnaires, à tous ceux qui rêvent d'une meilleure société, fût-ce la plus pacifiquement du monde, comment les maîtres traitent les subversifs de l'ordre social quand ils arrivent à faire triompher la force brutale.

Les bolchevistes qui sont comme disait Kropotkine à Emma Goldman « les jésuites de l'Eglise socialiste » voudraient accaparer la mémoire de la Commune, comme de Louise Michel, de Jaurès, de tout ce qui porte un nom respecté ou de tout ce qui a illuminé la sombre histoire du peuple.

La Commune ne fut pas plus communiste, que républicaine, ou socialiste, ou anarchiste. Aucun parti n'a le droit de la réclamer comme dant sa chose.

La Commune fut un de ces héroïques soubresauts de révolte populaire, qui jalonnent la longue route des opprimés allant de l'esclavage à la libération, de l'obscurité à la lumière. Et ces moments n'appartiennent à personne. Car ceux qui les firent dépassent de cent coudées les professionnels de la politique.

La Commune appartient au peuple révolutionnaire, à qui elle sert d'expérience et d'exemple.

Georges BASTIEN.

Insistons sur la situation

Nos amis ont vu la note que nous avons publiée hier, sur la situation extrêmement sérieuse de notre quotidien.

Il ne s'agit pas, répétons-le, d'un bluff pour faire rentrer quelques sous dans la caisse. C'est l'existence même du quotidien qui est en jeu.

Le Comité d'Initiative, mis une première fois en présence d'une décision de retour à l'hebdomadaire, a prêté qu'on ne paraisse que sur deux pages, et que l'on fasse de suite un effort pour reconstituer le fonds de roulement du journal.

L'appel a été trop peu entendu. Tel qu'il paraît actuellement, le « Libertaire » n'a plus qu'un déficit de 5 à 6.000 francs. Mais il lui faut absolument, et d'autre part, il lui faut quelques billets de mille pour assurer la parution, en attendant les rentrées de vente, abonnements.

Rien de sérieux ne peut être fait pour redresser la situation du journal, si la caisse est à sec.

Dans six mois, le « Libertaire » vit dans ces conditions, au jour le jour. Un seul élément de salut, c'est l'existence même du quotidien, c'est la mort imminente.

Avec un personnel restreint au minimum (aucun autre quotidien ne paraît dans de telles conditions) avec la peur de dépenser quelques sous, aucune amélioration dans l'administration et la rédaction n'est possible. Les copains qui critiquent devraient bien s'en rendre compte.

Faut-il disparaître, alors qu'un peu de bonne volonté des amis pourrait remédier à la situation ?

L'Union Anarchiste, mise au courant, a pensé qu'il fallait auparavant demander à tous l'effort nécessaire pour sauver le quotidien, car si on ne veut rien dans les milieux anarchistes, le quotidien vivra.

L'Union Anarchiste demande à tous ses groupes de faire, aujourd'hui et maintenant, le geste indispensable. Même appel est fait aux individualités.

La parole est aux amis.

Les impitoyables

Voici une histoire vraie. A la suite d'une réprimande, un jeune homme de 17 ans quitte sa famille, à Montpellier, pour se rendre à Paris. Arrivé à la gare de Lyon pour vagabondage, il est traduit, quelques jours après, devant le tribunal pour enfants. Atteint par l'appareil de la justice et la sévérité des formules, l'adolescent parvient à s'enfuir, et retourne chez son père.

Mais le tribunal pour enfants, lui, ne pardonne pas. Il ordonne que ce délinquant comparaisse sans retard devant sa juridiction pour s'entendre condamner à être enfermé dans une maison de correction jusqu'à vingt-et-un ans.

N'est-ce pas abominable, inouï ? La société, marâtre obscure veut pourrir à jamais un jeune esprit et un jeune corps, afin de rendre inutilisables une énergie et une volonté.

Il n'y a pas de mot dans la langue pour qualifier de tels impitoyables bourreaux.

La grève des métallurgistes italiens

Bien que les patrons aient accordé une augmentation de 1 lire 10 par jour aux ouvriers en grève, le conflit n'est pas encore terminé.

Le syndicat fasciste a ordonné à ses adhérents de reprendre le travail, mais la C. G. T. dont le nombre des adhérents est triple de celui des syndicats nationaux a maintenu l'ordre de grève.

On prête à Mussolini l'intention de dissoudre la C. G. T. si les travailleurs groupés au sein de cette organisation ne renouent pas immédiatement le travail.

Chez les faiseurs de lois

LES ELECTIONS... LA BETTERAVE
LE REGIME D'ALSACE

En tête de la séance du matin, venait la discussion d'un projet de loi relatif aux positions de loi portant que, jusqu'au prochain recensement de la population, le nombre des conseillers municipaux des communes des départements libérés continuerait d'être fixé d'après le chiffre du recensement de 1911.

M. Guérin demande que la mesure soit applicable à toute la France.

Le projet, ainsi modifié, a été adopté.

On parle ensuite du prix de la betterave sucrière en fonction des cours du sucre.

Loucheur parle du blé : un projet de loi répondant à ses préoccupations, est prêt à être déposé, mais il est préférable d'attendre que le Sénat... Loucheur est respectueux comme un bonze.

L'après-midi, sur le régime d'Alsace-Lorraine, nous entendons un long discours de Michel Valtier, qui résume tous les points particuliers, aux applaudissements de la droite.

Citons la partie où il fut interrompu, c'est la plus intéressante :

« M. Walter. — Dans un article du 20 mai... »

« M. le rapporteur. — Je n'ai pas à prendre la défense du parti communiste, auquel nous avons reproché, d'ailleurs, une certaine faiblesse dans la défense laïque. (Rires). Mais j'ai ici le programme du parti communiste en Alsace : l'article 8 comporte l'enseignement laïque gratuit et obligatoire.

« M. Walter. — Vous citez le programme du parti, et non la profession de foi des élections du 11 mai. Le 11 mai, on a renié le programme du parti.

« M. Cornavin. — Comment distinguez-vous entre un programme et une profession de foi ? C'est donc l'habitude chez vous... »

« M. Walter. — Je ne distingue pas. Je vous reproche de l'avoir fait, et je fais le même reproche, d'ailleurs, aux radicaux et aux socialistes du Bas-Rhin.

« Le 20 mai, M. Hueber faisait un violent réquisitoire contre l'école laïque qu'il maudissait.

« M. Léon Béard. — C'est donc un archange ? (Rires).

« M. Clamamus. — Il a hérité l'école laïque en tant qu'école bourgeoise.

« M. Walter. — J'ai ici de nombreux tracts distribués par le parti communiste en Alsace et de nombreuses professions de foi : jamais les communistes, avant le 11 mai, n'y parlent de laïcité ni d'introduction de lois laïques.

« Quant aux socialistes, ils ont observé à cet égard un silence prudent pendant toute la campagne électorale... »

« M. Walter. — Vous savez bien que vous ne dites pas la vérité !

« M. Walter. — Moi, je vous répondrais simplement que vous vous trompez !

« M. Peiroles. — Relisez mon discours de jeudi dernier ! »

« M. Walter. — M. Peiroles a parlé seulement au nom des électeurs qui lui ont donné leur voix.

« Je réponds à M. Georges Weil que si les sept huitièmes des représentants de l'Alsace et Lorraine ne représentent pas la majorité de ces populations, il est très difficile d'affirmer que l'actuelle majorité de gauche représente réellement la majorité de la France.

« Dans les départements du Haut-Rhin et de la Moselle nos listes ont été élues à la majorité absolue. Dans un seul département, le Bas-Rhin, on constate un excédent de quelques milliers de voix en faveur des partis de gauche, communistes y compris. Or, avant le 11 mai, les communistes ne se sont jamais prononcés sur le sujet qui nous occupe.

« M. Georges Weil. — Erreur !

« M. Walter. — Cependant, le chef du parti communiste, notre collègue M. Hueber, a déclaré au cours de la campagne électorale qu'il préférait l'école où l'on enseigne la religion à l'école où l'on enseigne le militarisme. L'organe de M. Weil et Peiroles a relaté le propos en prenant à partie M. Hueber parce qu'il avait ainsi marqué sa préférence pour l'école confessionnelle.

« M. Renaud Jean. — Qui a dit cela ?

« M. Walter. — Un journal socialiste. D'ailleurs, M. Hueber n'a contredit qu'à moitié l'exactitude de son propos.

« M. Clamamus. — M. Hueber a dit cela, mais dans un autre sens que celui que vous indiquez et, nous son programme, il est déclaré partisan de l'école laïque.

En somme, aucun incident sérieux, pas même une intervention du sonore Herriot, et la séance est levée à 20 h. 10.

Nos faiseurs de lois ont donc les belles madames venues aux tribunes aujourd'hui, dans l'espoir de débats palpitants.

L'ANTIPARLEMENTAIRE.

L'évasion des capitaux

L'enquête menée par M. Tombras, juge d'instruction à Valenciennes, au sujet des agissements de certaines banques qui ont favorisé l'évasion de capitaux français à l'étranger, est sur le point d'aboutir.

Des maintenant, on aurait établi que le chiffre des capitaux exportés en Belgique, au cours des trois derniers mois, atteindrait trois milliards de francs.

Mais il doit être facile de savoir quels sont ces braves patriotes qui exportent ainsi les capitaux.

Le gouvernement du Bloc des gauches qui se laisse manœuvrer par la droite et qui n'a pas eu le courage d'imposer la loi d'amnistie de lois ont donc les belles madames venues aux tribunes aujourd'hui, dans l'espoir de débats palpitants.

La vie augmente chaque jour, le pain est maintenant à 33 sous on attendait qu'il soit à 2 francs le kilo, et le gouvernement laisse faire.

Ce n'est vraiment pas la peine de changer.

Fillette brûlée vive

Nantes, 17 mars. — Rue des Trois-Barils, une fillette de deux ans, la petite Edith Lapin, se trouvant seule à la maison, s'approcha de la cuisinière et mit le feu à ses vêtements.

A ses cris on accourut, mais la fillette était si grièvement brûlée qu'elle ne tarda pas à succomber.

Les sincères et les ardents viennent vers nous

On lira la lettre qui suit avec le plus vif intérêt. Certes, nous n'avions jamais pensé que les jeunes du Parti Communiste, et même certains vieux qui sont encore jeunes, avaient la franchise comme leurs chefs. Nous savions bien que certains se remémoraient les nobles et belles luites révolutionnaires d'autrefois.

Mais nous n'aurions pas imaginé qu'une preuve palpable de la vérité de ces réflexions allait nous être donnée, après l'action de l'autre soir, contre les fascistes de Luna-Park.

Voici le document. Nous n'y changeons rien. Il dit à lui tout seul tout le dégout qu'on éprouve à se voir arrêter dans un combat si nécessaire et si urgent :

« Camarades,

« Je suis membre du Parti Communiste depuis trois ans, mais aujourd'hui, plus que jamais, je commence à voir clair.

« A l'annonce du meeting de Luna-Park, on se réjouissait, plusieurs camarades et moi, d'un appel inévitable à l'action de la part de nos chefs. Mais quelle n'a pas été notre surprise quand, sur l'Huma, on nous conseillait presque de rester tranquillement chez nous.

« Nous avons lu sur le *Libertaire* votre article intitulé « La peur des coups ». Eh bien ! tous nous l'approuvons, et comme vous, nous disons que ce n'est pas par des discours qu'on arrêtera le fascisme, et que nos chefs, en tant que tels, nous ont encore un peu de patience, camarades, et nous irons nombreux vers vous.

« P.-S. — Vous pouvez, si vous le jugez utile faire connaître ma lettre dans le *Libertaire*, en outre, veuillez, camarades, m'envoyer l'adresse du groupe du 20^e.

« Cijoint un billet de cinq francs.

« Salutations révolutionnaires.

Gabriel BREDIN
membre de la cellule 235

PRENDRE NOTE

Les jeunes qui désirent adhérer aux Jeunes Révolutionnaires de Paris, sont invités à s'adresser provisoirement aux groupes des Jeunes Syndicalistes ou Anarchistes.

Leur adhésion ne sera acceptée que s'ils font cette démarche.

Odieuses brutes

Nos camarades qui ont été arrêtés à la suite de la bagarre provoquée par les policiers et les fascistes le 12 mars, ont été durant leur séjour au poste de police et à leur arrivée au Dépôt, l'objet d'odieuses brutalités de la part des sous-ordres du gouvernement.

Is sont dans un état pitoyable et nous les corps et blessures dont ils furent gratifiés par des policiers sans aveu.

Nous posons la question du passage à l'acte à la Ligue des Droits de l'Homme, qui semble s'intéresser à la brutalité coutumière des policiers.

Quelle suite de renseignements après de nos camarades et nous sommes prêts à lui donner tous les renseignements utiles.

En attendant, nous savons toujours ce que nous attend après les conflits avec la police et nous ferons en sorte de défendre nos droits et de les enlever à leurs bourreaux.

Le Comité des Jeunes révolutionnaires de Paris.

Chute mortelle dans un escalier

Nantes, 17 mars. — Rentrant chez lui, rue de la Porte-Neuve, la nuit dernière, Jean-Marie Salau, 42 ans, docteur, tomba dans un étroit escalier conduisant à l'étage qu'il habite, et se brisa le crâne sur les marches. Il succomba quelque instants après.

Une lettre de Tartufe

Dans une lettre qu'il adresse à la Croix, Du Bois de la Villeneuve, archevêque de Rouen, commente l'ordre du jour du groupe radical socialiste à la Chambre et déclare notamment :

« Les radicaux socialistes nous reprochent de décliner la laïcité... »

« 1^o Aux lois françaises. Erreur ! Nous combattons les lois injustes autant que nous respectons les lois justes. On ne peut invoquer contre nous la Déclaration des Droits de l'Homme, discutable sur plusieurs points, car elle va plus loin que nous et déclare que contre la tyrannie, c'est-à-dire contre la loi injuste, l'insurrection est le plus sacré des devoirs.

« 2^o A la pensée libre. Erreur ! Nous n'en voulons qu'à la pensée servile, à la pensée occulte des francs-maçons, à leur philosophie, à leur culte, à leur mystique. Entre deux religions, la catholique qui sert Dieu ou le grand-père, et la maçonnique qui sert l'ombre, divine l'humanité pour flatter son orgueil, notre choix est fait.

« 3^o La démocratie. Erreur ! Nous travaillons à l'affaiblissement de l'oligarchie de ces fanatiques qui s'emportent parce que nous affirmons nos principes que tout le monde connaît et qui ont libéré le monde romain. L'esclavage des humbles et de l'oppression de l'empire païen. Serviteurs des serviteurs de Dieu, nous sommes les amis du peuple et les défenseurs de ses droits. Nous luttons pour la liberté de toutes les consciences. Jamais l'Eglise ne contraindra un homme à entrer dans son sein ; elle exige seulement que les âmes restent fidèles à leur caractère de chrétien.

« Cette lettre papalard, à prétentions philosophiques, est un monument de tartufferie. Non pas que nous voulions, à aucun degré, défendre la radicalité au pouvoir. Mais vouloir faire, pour se présenter personnellement, une thèse du magnat d'États tous ces humbles, c'est vraiment trop fort, et cette lettre est digne d'être mise dans un cadre en or, comme disait Harpagon.

Face aux dictateurs

La déclaration de guerre sociale est proche. On met la dernière main à la préparation des effectifs qui vont l'engager. On se défie, on se guette, on cherche l'occasion propice.

Hélas ! Ce n'est pas celle que nous avions attendue, et dans celle qui vient nous avons l'air de comparses destinés à recevoir en partage, dans tous les cas, le grade de victimes. Ça a d'ailleurs bien commencé, et le meeting de Luna-Park nous ouvre brutalement les yeux sur la réalité. Oh ! ce n'est pas d'aujourd'hui que nous perdons des plumes et que nous prenons la résolution de reprendre du poil de la bête. Autant en emporta le vent.

Cette fois-ci, la leçon des faits doit porter. Elle se dégage d'ailleurs d'elle-même.

Pour faire triompher ce qu'ils appellent leur organisation sociale et politique du pays, deux groupes ont envisagé un même moyen rationnel : s'emparer violemment du pouvoir, puis s'y installer en dictateurs. Même but, mêmes moyens, même idéologie ; les éléments auxquels ils font appel pour leur ouvrir la voie et le vocabulaire qui s'y rattache les différencient seuls.

D'un côté, c'est l'appel aux patriotes pour sauver tout ce qui est national, de l'autre, au nom de ce qui doit être commun, on fait accourir les camarades ; celui-ci appelle de ses vœux la révolution nationale, celui-là la révolution internationale. Mais centurées plus grandes que celles de nos camarades rouges ou tricolores, l'échelle ou la planche, roi-dictateur ou camarade-dictateur, concourent exactement au même but : supprimer toutes libertés d'initiative hors la leur, exercer une censure effroyable contre ceux qui les voudront ressusciter.

Pour l'instant, les deux forces, minuscules et faiblement organisées, sont face à face. Plus exactement, si l'on veut regarder au fond des choses, elles sont côte à côte en face du détenteur actuel du pouvoir.

Leur hésitation pour tenter le coup de force provient exclusivement de la crainte de se favoriser l'un ou l'autre. Ils savent bien que celui qui éliminera le premier ses forces concurrentes, l'autre, s'insubordonnera vis-à-vis de l'autre. Réciproquement, ils désirent que cette action soit engagée par d'autres pour entrer en compétition dans un champ relativement libéré avec des forces égales.

A nous de ne pas tomber dans le panneau. Laissons-les plutôt, si leur chant, faire leur union pour les cinq minutes de chemin commun. Nous avons autre chose à faire que tirer les marrons du feu.

Nous n'avons pas à répéter ici nos accusations contre le régime démocratique, ce qui de maintes manières n'est moins typique que nous de ses prétentions à réaliser le bonheur universel et la paix sociale. La situation actuelle est une préciense démonstration de la justesse de nos critiques.

La situation actuelle est une préciense démonstration de la justesse de nos critiques. Nous ne pouvons pas oublier que se faire des partis-absolus qui fissent le préjugé de son idéal, ses sentiments, ses croyances, ses rêves, ses accusations ou ses oppositions.

Le danger qui est là, pressant, aigu, c'est de voir disparaître complètement toutes les libertés, libertés péniblement arrachées. Nous ne pouvons pas oublier que se faire des partis-absolus qui fissent le préjugé de son idéal, ses sentiments, ses croyances, ses rêves, ses accusations ou ses oppositions.

Le danger qui est là, pressant, aigu, c'est de voir disparaître complètement toutes les libertés, libertés péniblement arrachées. Nous ne pouvons pas oublier que se faire des partis-absolus qui fissent le préjugé de son idéal, ses sentiments, ses croyances, ses rêves, ses accusations ou ses oppositions.

Le danger qui est là, pressant, aigu, c'est de voir disparaître complètement toutes les libertés, libertés péniblement arrachées. Nous ne pouvons pas oublier que se faire des partis-absolus qui fissent le préjugé de son idéal, ses sentiments, ses croyances, ses rêves, ses accusations ou ses oppositions.

Le danger qui est là, pressant, aigu, c'est de voir disparaître complètement toutes les libertés, libertés péniblement arrachées. Nous ne pouvons pas oublier que se faire des partis-absolus qui fissent le préjugé de son idéal, ses sentiments, ses croyances, ses rêves, ses accusations ou ses oppositions.

Le danger qui est là, pressant, aigu, c'est de voir disparaître complètement toutes les libertés, libertés péniblement arrachées. Nous ne pouvons pas oublier que se faire des partis-absolus qui fissent le préjugé de son idéal, ses sentiments, ses croyances, ses rêves, ses accusations ou ses oppositions.

Le danger qui est là, pressant, aigu, c'est de voir disparaître complètement toutes les libertés, libertés péniblement arrachées. Nous ne pouvons pas oublier que se faire des partis-absolus qui fissent le préjugé de son idéal, ses sentiments, ses croyances, ses rêves, ses accusations ou ses oppositions.

Le danger qui est là, pressant, aigu, c'est de voir disparaître complètement toutes les libertés, libertés péniblement arrachées. Nous ne pouvons pas oublier que se faire des partis-absolus qui fissent le préjugé de son idéal, ses sentiments, ses croyances, ses rêves, ses accusations ou ses oppositions.

Le danger qui est là, pressant, aigu, c'est de voir disparaître complètement toutes les libertés, libertés péniblement arrachées. Nous ne pouvons pas oublier que se faire des partis-absolus qui fissent le préjugé de son idéal, ses sentiments, ses croyances, ses rêves, ses accusations ou ses oppositions.

Le danger qui est là, pressant, aigu

Plaisirs d'amour

Dans les rues basses de la ville de garçons, sur le pas de leurs entrées, en chemises blanches et jupons courts, ou en peignoirs roses, les jeunes espiègles, et parfois bien ridés sous la poudre de riz frolée, les filles publiques, hideuses à voir, font des gestes répugnants aux hommes qui passent.

Enragés d'amour, il y a des promeneurs qui se risquent d'un coup de cravache molle et des seules gélant.

Sous ces brutalités lubriques, les garçons meuglent qui crissent des éclats de rire idiots.

Parfois, un mâle colle ses lèvres gourmandes sur une bouche d'alcôve, et l'on entend d'un flasque bruit de baiser.

Il y a beaucoup de cabarets dans les rues à bordel. Il y a six soldats en bombe, et les six soldats sont saouls, et vomissent le trop-plein de leur vinasse à toutes les encoignures qu'ils rencontrent.

Une femme à qui leur nombre ne fait pas peur, s'accroche à eux, et ils entrent dans sa tanière, le cœur tendre et le désir furieux.

La fille en a vu d'autres, et comme il a été convenu d'un commun accord que l'on passerait chacun à son tour, après bien des hésitations et des calculs, une collation réunit l'ensemble des soldats, les soldats se divertissent à une autre manière. Tout ce qui tombe sous la main et à la dimensions voulues, sert à « boucher » la femme de toutes les façons.

La fille, les yeux agrandis par l'épouvante, cligne des yeux, elle n'ose ni bouger, ni préférer une plainte, car à chaque instant, l'un ou l'autre des militaires lui montre sa baïonnette avec un geste significatif.

On trouve de l'encre et du cirage, et le visage et le corps de la femme sont copieusement passés au noir.

L'imagination des guerriers étant cette fois à bout, à coups de poings et de pieds, ils poussent leur victime évanouie dans un coin de la chambre. Puis en titubant, ne pouvant même plus rire, parce qu'ils ont trop ri de leur force, pleins d'inconscience et d'alcôve, ils sortent.

Brutus MERGEREAU.

Lectures édifiantes pour gens sérieux

Parmi tout un chapitre de pensées (?) et faits (?), je relève ces trois perles.

« Un garçon de 9 ans va arriver 10 minutes trop tard en classe. L'enfant, dans son angoisse, prie Dieu de le faire arriver quand même à l'heure, ce qui paraît impossible, une demande insensée, absurde, puis 8 heures viennent de sonner. Mais l'instituteur, voulant ouvrir l'école à l'heure précise, brisa la clef dans la serrure, et, pendant qu'on se précipitait, le petit écolier arrive en temps utile, sans miracle apparent, et néanmoins sa prière fut exaucée ! »

Vous qui ne croiriez pas aux miracles et à la prière après un tel récit, c'est que vous êtes incrédules.

Le gardien d'une prison japonaise avait prêté un Nouveau Testament aux détenus, lorsqu'un incendie éclata, au lieu de profiter de l'occasion pour s'enfuir, ces prisonniers, transformés par la lecture de l'Evangile, contribuèrent tous à éteindre le feu.

Hélas ! oui les prisonniers étaient bien transformés par l'Evangile : ils étaient châtés ! A moins qu'ils eussent été dans l'impossibilité bien établie de s'enfuir, c'est ce qui est vraisemblable.

Courte prière, tirée de la Bible, et enseignée par un voyageur à une femme de

chambre d'hôtel, surmenée par travail : « Seigneur, aide-moi ».

Cette fois-ci, nous nageons dans la gouterie, la gouterie du voyageur ironiste ou imbécile. Si celui-ci avait été chrétien, il n'eût pas parlé ainsi à cette pauvre exploitée à bout de souffle, mais il eût trouvé le patron pour l'engager à être plus humain, moins attaché à son profit.

Terminons la série par une vérité posée à la fois sans doute :

« Si le jour de la Pentecôte les apôtres Jean, Jacques, André et Mathieu avaient critiqué publiquement le discours prononcé par Pierre, ils n'auraient pas eu 3.000 conversions à enregistrer. »

Nous sommes d'accord. Et c'est pour cela que nous aimons la critique qui fait réfléchir les gens trop portés à la crédulité.

Mais que dire de cette revue ? « Ami », n° de février 1925) qui offre de telles lectures à ses abonnés, que dire du pasteur protestant qui la dirige, que dire de ceux qui la font vivre de leurs deniers et que dire de ceux qui la prennent à la lettre ?

Mais je dis que n'étant pas une personne « sérieuse » la lecture de telles feuilles me cause une douce hilarité. Une fois n'étant pas comique.

Le Grincœur.

Le régime scolaire

La plus grosse erreur de l'école primaire est de vouloir forcer tous les enfants à suivre le même régime scolaire. Le régime de vie d'enfants d'âges différents ne devrait pas être le même (six heures d'enseignement quotidien, pour tous les enfants de six à treize ans, six heures auxquelles il y a parfois lieu d'ajouter deux heures de sport à l'heure du soir). N'importe quel esprit averti s'élèvera avec force contre l'industrialisation physique et intellectuelle qui découle forcément, d'un tel régime, surtout chez les petits habitants des villes. Le régime scolaire horaire d'un enfant devrait élargir d'un côté l'horizon de la culture physique et psychique propre de chaque enfant, bien qu'il définitive le régime d'encadrement et de contrainte quotidiens aussi réduit que possible soit le meilleur pour tous les enfants, tant au point de vue physique qu'intellectuel. L'exemple des écoles en plein air où l'enfant n'a que deux ou trois heures quotidiennes de classe le prouve éloquentement.

Le résultat du régime actuel, chacun le connaît. Tous les ans, les statistiques qui font le bilan de l'instruction des recrues, le proclament crûment.

Un jour viendra peut-être, où cela changera.

En attendant ce beau jour, le « Libéraire » du 9 mars a apporté une lueur d'espoir aux parents qui se désolent d'avoir un enfant insupportable ou paresseux. L'ami de l'enfant, par conséquent, n'a pas été de l'enfant était, soit l'effet des forces héréditaires (physiques aussi bien que psychiques) dont il faut parfois rechercher l'origine assez loin dans l'ascendance de l'enfant ou d'un régime irrégulier fait à l'enfant. Les parents qui voudraient bien voir l'ami de l'enfant, le lire, et surtout, le lire utilement consulter le docteur Vachet (voir « Libéraire » du 9 mars, 2e page) à l'Institut de Psycho-physique appliquée, dirigé par le docteur Louis Gastin, 25, rue des Appennins à Paris. Cette adresse est bonne à conserver et à communiquer.

Maurice TABOUILLE.

UN LIVRE A LIRE :

DARIEN

Le voleur

Prix : 7 fr. 50. Recommandé : 8 fr. 50. Chaque postal Devry 619-53, Paris.

En vente à la Librairie Sociale, 9, rue Louis-Blanc, Paris (10^e).

VIENT DE PARAÎTRE :

NAJMITA

mensuel polonais anarchiste

Camard français, répand le dans l'usine et dans l'atelier, parmi les copains polonais.

En vente à la Librairie Sociale, 9, rue Louis-Blanc, Paris (10^e).

NOUVELLES INTERNATIONALES

CHINE

Des professeurs chinois rouent de coups le ministre de l'instruction publique.

Tientsin, 17 mars. — On mande de Pékin que le ministre chinois de l'instruction publique a été attaqué et roué de coups, dans la rue, par plus de cent professeurs des collèges gouvernementaux.

ITALIE

Le feu au Panthéon

Rome, 17 mars. — Un incendie a éclaté au Panthéon, causant la tombe du peintre Raphaël et celles de plusieurs rois d'Italie du dix-septième et du dix-huitième siècles ont été gravement endommagées.

La cause du sinistre est inconnue.

Le Panthéon, qui a été érigé en l'an 28 avant J.-C., est le plus ancien monument de ce genre. Des mesures étaient prises périodiquement pour préserver de l'écroulement l'édifice qui était déjà partiellement en ruines.

ETATS-UNIS

Le président Coolidge capitule devant le Sénat

M. John G. Sargent nommé attorney général

Washington, 17 mars. — M. Warren ayant refusé d'accepter le poste d'attorney général à titre temporaire, comme l'en avait prié le président Coolidge, le président a dû choisir une autre personnalité.

On annonce ce soir que M. Coolidge a confié le poste d'attorney général à M. John G. Sargent, qui était jusqu'ici attorney général de l'Etat de Vermont.

Les sénateurs de l'opposition se réjouissent de cette décision et l'on considère généralement que l'abandon définitif de la nomination de M. Warren rend maintenant complète la victoire remportée sur le président Coolidge par le Sénat.

ANGLETERRE

Un nouveau scandale

Les affaires Robinson et Dennistoun ne sont pas encore terminées qu'un nouveau scandale surgit devant les tribunaux britanniques.

Il s'agit cette fois d'une Madame Waterhouse qui réclame à lady Wilson Barker, femme de Sir David Wilson Barker, capitaine de vaisseau et écrivain naval distingué, des sommes extrêmement importantes que lady Barker aurait extorquées à M. Waterhouse pour chantage. Madame Waterhouse avait été la maîtresse de son mari pendant seize ans et lady Barker aurait réclaté à M. Waterhouse ces sommes pour prix de son silence.

M. Waterhouse avait hérité de 150.000 livres sterling d'une autre fortune très importante, mais à sa mort, qui remonte

à 1922, il aurait été, selon sa veuve, complètement ruiné et incapable.

L'avocat de Madame Waterhouse a déclaré au début de la séance de cet après-midi que si des scandales tels que ceux-ci représentaient l'état moral de la société anglaise, il était grand temps que des lois plus sévères fussent promulguées contre un tel relâchement de mœurs.

Les audiences de ce troisième procès promettent d'attirer autant de monde que les deux affaires précédentes et on y verra défiler une quantité de serveurs qui dévoileront des secrets d'alcôve. On a déjà lu, à midi, un grand nombre de lettres intimes.

C'est du propre.

HEDJAZ

Une défaite des Wahabites ?

Londres, 17 mars. — Suivant une dépêche de Djeddah aux journaux anglais, des forces du roi Ali du Hedjaz, auraient infligé le 15 courant, une défaite aux Wahabites qui assiégent la ville.

Les Wahabites auraient perdu 300 morts alors que les pertes des partisans d'Ali ne seraient que de neuf tués et de trente blessés.

ALLEMAGNE

Manifestations interdites

Berlin, 17 mars. — La police a interdit deux manifestations. L'une communiste, l'autre projetée par l'association républicaine de la Bannière du Reich, qui devaient avoir lieu demain, 18 mars, à Berlin.

Une manifestation en l'honneur des « soldats de l'armée rouge »

Berlin, 17 mars. — Les conseils d'industrie communistes préparent à Berlin, pour le 22 mars, une grande manifestation à la mémoire des soldats de l'« armée rouge » tombés en mars 1921, pendant les émeutes communistes de l'Allemagne centrale.

BELGIQUE

La crise dans l'industrie du lin

Gand, 17 mars. — L'industrie linière gantoise traverse une crise particulièrement difficile. Les patrons ont décidé de fermer régulièrement les usines pendant une semaine après chaque quinzaine de travail.

Les syndicats ouvriers, de leur côté, préconisent le système de travail par équipes qui avait déjà été appliqué en 1914.

SUISSE

Il fait 12.000 kilomètres pour tuer son frère

Un Italien, nommé Lucas Boz, a fait le voyage de la Nouvelle Galles du Sud à Genève, soit une distance de 12.000 milles, pour tuer son frère contre lequel il nourrissait une haine féroce.

Ce fut un long voyage, déclara-t-il au moment de son arrestation, mais j'espère avoir atteint mon but.

Le bourgeois et le ravailleur

Le bourgeois est-il supérieur au plébéien ? Oui, parce que le premier commande et s'enrichit, et parce que le travailleur obéit et meurt à la pince, bête, tristement.

Dans la plupart des cas, celui-ci est humble, craintif, servile et accepte par ignorance son destin — et quel !

Mais le plébéien, le plébéien moderne est arrogant, brutal et perfide. Sa vie est une joie perpétuelle ; il satisfait sans contrainte toutes ses passions ou s'adonne à ses vices, sur lesquels la morale de sa classe — la classe des profiteurs — jette un manteau indulgent ou complexe.

An contraire, le bourgeois, le bourgeois moderne, le bourgeois moderne est avare, brutal et perfide. Sa vie est une joie perpétuelle ; il satisfait sans contrainte toutes ses passions ou s'adonne à ses vices, sur lesquels la morale de sa classe — la classe des profiteurs — jette un manteau indulgent ou complexe.

An contraire, le bourgeois, le bourgeois moderne, le bourgeois moderne est avare, brutal et perfide. Sa vie est une joie perpétuelle ; il satisfait sans contrainte toutes ses passions ou s'adonne à ses vices, sur lesquels la morale de sa classe — la classe des profiteurs — jette un manteau indulgent ou complexe.

An contraire, le bourgeois, le bourgeois moderne, le bourgeois moderne est avare, brutal et perfide. Sa vie est une joie perpétuelle ; il satisfait sans contrainte toutes ses passions ou s'adonne à ses vices, sur lesquels la morale de sa classe — la classe des profiteurs — jette un manteau indulgent ou complexe.

An contraire, le bourgeois, le bourgeois moderne, le bourgeois moderne est avare, brutal et perfide. Sa vie est une joie perpétuelle ; il satisfait sans contrainte toutes ses passions ou s'adonne à ses vices, sur lesquels la morale de sa classe — la classe des profiteurs — jette un manteau indulgent ou complexe.

An contraire, le bourgeois, le bourgeois moderne, le bourgeois moderne est avare, brutal et perfide. Sa vie est une joie perpétuelle ; il satisfait sans contrainte toutes ses passions ou s'adonne à ses vices, sur lesquels la morale de sa classe — la classe des profiteurs — jette un manteau indulgent ou complexe.

An contraire, le bourgeois, le bourgeois moderne, le bourgeois moderne est avare, brutal et perfide. Sa vie est une joie perpétuelle ; il satisfait sans contrainte toutes ses passions ou s'adonne à ses vices, sur lesquels la morale de sa classe — la classe des profiteurs — jette un manteau indulgent ou complexe.

An contraire, le bourgeois, le bourgeois moderne, le bourgeois moderne est avare, brutal et perfide. Sa vie est une joie perpétuelle ; il satisfait sans contrainte toutes ses passions ou s'adonne à ses vices, sur lesquels la morale de sa classe — la classe des profiteurs — jette un manteau indulgent ou complexe.

An contraire, le bourgeois, le bourgeois moderne, le bourgeois moderne est avare, brutal et perfide. Sa vie est une joie perpétuelle ; il satisfait sans contrainte toutes ses passions ou s'adonne à ses vices, sur lesquels la morale de sa classe — la classe des profiteurs — jette un manteau indulgent ou complexe.

An contraire, le bourgeois, le bourgeois moderne, le bourgeois moderne est avare, brutal et perfide. Sa vie est une joie perpétuelle ; il satisfait sans contrainte toutes ses passions ou s'adonne à ses vices, sur lesquels la morale de sa classe — la classe des profiteurs — jette un manteau indulgent ou complexe.

An contraire, le bourgeois, le bourgeois moderne, le bourgeois moderne est avare, brutal et perfide. Sa vie est une joie perpétuelle ; il satisfait sans contrainte toutes ses passions ou s'adonne à ses vices, sur lesquels la morale de sa classe — la classe des profiteurs — jette un manteau indulgent ou complexe.

An contraire, le bourgeois, le bourgeois moderne, le bourgeois moderne est avare, brutal et perfide. Sa vie est une joie perpétuelle ; il satisfait sans contrainte toutes ses passions ou s'adonne à ses vices, sur lesquels la morale de sa classe — la classe des profiteurs — jette un manteau indulgent ou complexe.

An contraire, le bourgeois, le bourgeois moderne, le bourgeois moderne est avare, brutal et perfide. Sa vie est une joie perpétuelle ; il satisfait sans contrainte toutes ses passions ou s'adonne à ses vices, sur lesquels la morale de sa classe — la classe des profiteurs — jette un manteau indulgent ou complexe.

An contraire, le bourgeois, le bourgeois moderne, le bourgeois moderne est avare, brutal et perfide. Sa vie est une joie perpétuelle ; il satisfait sans contrainte toutes ses passions ou s'adonne à ses vices, sur lesquels la morale de sa classe — la classe des profiteurs — jette un manteau indulgent ou complexe.

An contraire, le bourgeois, le bourgeois moderne, le bourgeois moderne est avare, brutal et perfide. Sa vie est une joie perpétuelle ; il satisfait sans contrainte toutes ses passions ou s'adonne à ses vices, sur lesquels la morale de sa classe — la classe des profiteurs — jette un manteau indulgent ou complexe.

An contraire, le bourgeois, le bourgeois moderne, le bourgeois moderne est avare, brutal et perfide. Sa vie est une joie perpétuelle ; il satisfait sans contrainte toutes ses passions ou s'adonne à ses vices, sur lesquels la morale de sa classe — la classe des profiteurs — jette un manteau indulgent ou complexe.

An contraire, le bourgeois, le bourgeois moderne, le bourgeois moderne est avare, brutal et perfide. Sa vie est une joie perpétuelle ; il satisfait sans contrainte toutes ses passions ou s'adonne à ses vices, sur lesquels la morale de sa classe — la classe des profiteurs — jette un manteau indulgent ou complexe.

An contraire, le bourgeois, le bourgeois moderne, le bourgeois moderne est avare, brutal et perfide. Sa vie est une joie perpétuelle ; il satisfait sans contrainte toutes ses passions ou s'adonne à ses vices, sur lesquels la morale de sa classe — la classe des profiteurs — jette un manteau indulgent ou complexe.

An contraire, le bourgeois, le bourgeois moderne, le bourgeois moderne est avare, brutal et perfide. Sa vie est une joie perpétuelle ; il satisfait sans contrainte toutes ses passions ou s'adonne à ses vices, sur lesquels la morale de sa classe — la classe des profiteurs — jette un manteau indulgent ou complexe.

An contraire, le bourgeois, le bourgeois moderne, le bourgeois moderne est avare, brutal et perfide. Sa vie est une joie perpétuelle ; il satisfait sans contrainte toutes ses passions ou s'adonne à ses vices, sur lesquels la morale de sa classe — la classe des profiteurs — jette un manteau indulgent ou complexe.

An contraire, le bourgeois, le bourgeois moderne, le bourgeois moderne est avare, brutal et perfide. Sa vie est une joie perpétuelle ; il satisfait sans contrainte toutes ses passions ou s'adonne à ses vices, sur lesquels la morale de sa classe — la classe des profiteurs — jette un manteau indulgent ou complexe.

An contraire, le bourgeois, le bourgeois moderne, le bourgeois moderne est avare, brutal et perfide. Sa vie est une joie perpétuelle ; il satisfait sans contrainte toutes ses passions ou s'adonne à ses vices, sur lesquels la morale de sa classe — la classe des profiteurs — jette un manteau indulgent ou complexe.

An contraire, le bourgeois, le bourgeois moderne, le bourgeois moderne est avare, brutal et perfide. Sa vie est une joie perpétuelle ; il satisfait sans contrainte toutes ses passions ou s'adonne à ses vices, sur lesquels la morale de sa classe — la classe des profiteurs — jette un manteau indulgent ou complexe.

An contraire, le bourgeois, le bourgeois moderne, le bourgeois moderne est avare, brutal et perfide. Sa vie est une joie perpétuelle ; il satisfait sans contrainte toutes ses passions ou s'adonne à ses vices, sur lesquels la morale de sa classe — la classe des profiteurs — jette un manteau indulgent ou complexe.

An contraire, le bourgeois, le bourgeois moderne, le bourgeois moderne est avare, brutal et perfide. Sa vie est une joie perpétuelle ; il satisfait sans contrainte toutes ses passions ou s'adonne à ses vices, sur lesquels la morale de sa classe — la classe des profiteurs — jette un manteau indulgent ou complexe.

An contraire, le bourgeois, le bourgeois moderne, le bourgeois moderne est avare, brutal et perfide. Sa vie est une joie perpétuelle ; il satisfait sans contrainte toutes ses passions ou s'adonne à ses vices, sur lesquels la morale de sa classe — la classe des profiteurs — jette un manteau indulgent ou complexe.

An contraire, le bourgeois, le bourgeois moderne, le bourgeois moderne est avare, brutal et perfide. Sa vie est une joie perpétuelle ; il satisfait sans contrainte toutes ses passions ou s'adonne à ses vices, sur lesquels la morale de sa classe — la classe des profiteurs — jette un manteau indulgent ou complexe.

An contraire, le bourgeois, le bourgeois moderne, le bourgeois moderne est avare, brutal et perfide. Sa vie est une joie perpétuelle ; il satisfait sans contrainte toutes ses passions ou s'adonne à ses vices, sur lesquels la morale de sa classe — la classe des profiteurs — jette un manteau indulgent ou complexe.

An contraire, le bourgeois, le bourgeois moderne, le bourgeois moderne est avare, brutal et perfide. Sa vie est une joie perpétuelle ; il satisfait sans contrainte toutes ses passions ou s'adonne à ses vices, sur lesquels la morale de sa classe — la classe des profiteurs — jette un manteau indulgent ou complexe.

An contraire, le bourgeois, le bourgeois moderne, le bourgeois moderne est avare, brutal et perfide. Sa vie est une joie perpétuelle ; il satisfait sans contrainte toutes ses passions ou s'adonne à ses vices, sur lesquels la morale de sa classe — la classe des profiteurs — jette un manteau indulgent ou complexe.

An contraire, le bourgeois, le bourgeois moderne, le bourgeois moderne est avare, brutal et perfide. Sa vie est une joie perpétuelle ; il satisfait sans contrainte toutes ses passions ou s'adonne à ses vices, sur lesquels la morale de sa classe — la classe des profiteurs — jette un manteau indulgent ou complexe.

An contraire, le bourgeois, le bourgeois moderne, le bourgeois moderne est avare, brutal et perfide. Sa vie est une joie perpétuelle ; il satisfait sans contrainte toutes ses passions ou s'adonne à ses vices, sur lesquels la morale de sa classe — la classe des profiteurs — jette un manteau indulgent ou complexe.

An contraire, le bourgeois, le bourgeois moderne, le bourgeois moderne est avare, brutal et perfide. Sa vie est une joie perpétuelle ; il satisfait sans contrainte toutes ses passions ou s'adonne à ses vices, sur lesquels la morale de sa classe — la classe des profiteurs — jette un manteau indulgent ou complexe.

An contraire, le bourgeois, le bourgeois moderne, le bourgeois moderne est avare, brutal et perfide. Sa vie est une joie perpétuelle ; il satisfait sans contrainte toutes ses passions ou s'adonne à ses vices, sur lesquels la morale de sa classe — la classe des profiteurs — jette un manteau indulgent ou complexe.

An contraire, le bourgeois, le bourgeois moderne, le bourgeois moderne est avare, brutal et perfide. Sa vie est une joie perpétuelle ; il satisfait sans contrainte toutes ses passions ou s'adonne à ses vices, sur lesquels la morale de sa classe — la classe des profiteurs — jette un manteau indulgent ou complexe.

An contraire, le bourgeois, le bourgeois moderne, le bourgeois moderne est avare, brutal et perfide. Sa vie est une joie perpétuelle ; il satisfait sans contrainte toutes ses passions ou s'adonne à ses vices, sur lesquels la morale de sa classe — la classe des profiteurs — jette un manteau indulgent ou complexe.

An contraire, le bourgeois, le bourgeois moderne, le bourgeois moderne est avare, brutal et perfide. Sa vie est une joie perpétuelle ; il satisfait sans contrainte toutes ses passions ou s'adonne à ses vices, sur lesquels la morale de sa classe — la classe des profiteurs — jette un manteau indulgent ou complexe.

An contraire, le bourgeois, le bourgeois moderne, le bourgeois moderne est avare, brutal et perfide. Sa vie est une joie perpétuelle ; il satisfait sans contrainte toutes ses passions ou s'adonne à ses vices, sur lesquels la morale de sa classe — la classe des profiteurs — jette un manteau indulgent ou complexe.

An contraire, le bourgeois, le bourgeois moderne, le bourgeois moderne est avare, brutal et perfide. Sa vie est une joie perpétuelle ; il satisfait sans contrainte toutes ses passions ou s'adonne à ses vices, sur lesquels la morale de sa classe — la classe des profiteurs — jette un manteau indulgent ou complexe.

An contraire, le bourgeois, le bourgeois moderne, le bourgeois moderne est avare, brutal et perfide. Sa vie est une joie perpétuelle ; il satisfait sans contrainte toutes ses passions ou s'adonne à ses vices, sur lesquels la morale de sa classe — la classe des profiteurs — jette un manteau indulgent ou complexe.

An contraire, le bourgeois, le bourgeois moderne, le bourgeois moderne est avare, brutal et perfide. Sa vie est une joie perpétuelle ; il satisfait sans contrainte toutes ses passions ou s'adonne à ses vices, sur lesquels la morale de sa classe — la classe des profiteurs — jette un manteau indulgent ou complexe.

An contraire, le bourgeois, le bourgeois moderne, le bourgeois moderne est avare, brutal et perfide. Sa vie est une joie perpétuelle ; il satisfait sans contrainte toutes ses passions ou s'adonne à ses vices, sur lesquels la morale de sa classe — la classe des profiteurs — jette un manteau indulgent ou complexe.

An contraire, le bourgeois, le bourgeois moderne, le bourgeois moderne est avare, brutal et perfide. Sa vie est une joie perpétuelle ; il satisfait sans contrainte toutes ses passions ou s'adonne à ses vices, sur lesquels la morale de sa classe — la classe des profiteurs — jette un manteau indulgent ou complexe.

An contraire, le bourgeois, le bourgeois moderne, le bourgeois moderne est avare, brutal et perfide. Sa vie est une joie perpétuelle ; il satisfait sans contrainte toutes ses passions ou s'adonne à ses vices, sur lesquels la morale de sa classe — la classe des profiteurs — jette un manteau indulgent ou complexe.

An contraire, le bourgeois, le bourgeois moderne, le bourgeois moderne est avare, brutal et perfide. Sa vie est une joie perpétuelle ; il satisfait sans contrainte toutes ses passions ou s'adonne à ses vices, sur lesquels la morale de sa classe — la classe des profiteurs — jette un manteau indulgent ou complexe.

An contraire, le bourgeois, le bourgeois moderne, le bourgeois moderne est avare, brutal et perfide. Sa vie est une joie perpétuelle ; il satisfait sans contrainte toutes ses passions ou s'adonne à ses vices, sur lesquels la morale de sa classe — la classe des profiteurs — jette un manteau indulgent ou complexe.

An contraire, le bourgeois, le bourgeois moderne, le bourgeois moderne est avare, brutal et perfide. Sa vie est une joie perpétuelle ; il satisfait sans contrainte toutes ses passions ou s'adonne à ses vices, sur lesquels la morale de sa classe — la classe des profiteurs — jette un manteau indulgent ou complexe.

An contraire, le bourgeois, le bourgeois moderne, le bourgeois moderne est avare, brutal et perfide. Sa vie est une joie perpétuelle ; il satisfait sans contrainte toutes ses passions ou s'adonne à ses vices, sur lesquels la morale de sa classe — la classe des profiteurs — jette un manteau indulgent ou complexe.

An contraire, le bourgeois, le bourgeois moderne, le bourgeois moderne est avare, brutal et perfide. Sa vie est une joie perpétuelle ; il satisfait sans contrainte toutes ses passions ou s'adonne à ses vices, sur lesquels la morale de sa classe — la classe des profiteurs — jette un manteau indulgent ou complexe.

An contraire, le bourgeois, le bourgeois moderne, le bourgeois moderne est avare, brutal et perfide. Sa vie est une joie perpétuelle ; il satisfait sans contrainte toutes ses passions ou s'adonne à ses vices, sur lesquels la morale de sa classe — la classe des profiteurs — jette un manteau indulgent ou complexe.

An contraire, le bourgeois, le bourgeois moderne, le bourgeois moderne est avare, brutal et perfide. Sa vie est une joie perpétuelle ; il satisfait sans contrainte toutes ses passions ou s'adonne à ses vices, sur lesquels la morale de sa classe — la classe des profiteurs — jette un manteau indulgent ou complexe.

An contraire, le bourgeois, le bourgeois moderne, le bourgeois moderne est avare, brutal et perfide. Sa vie est une joie perpétuelle ; il satisfait sans contrainte toutes ses passions ou s'adonne à ses vices, sur lesquels la morale de sa classe — la classe des profiteurs — jette un manteau indulgent ou complexe.

An contraire, le bourgeois, le bourgeois moderne, le bourgeois moderne est avare, brutal et perfide. Sa vie est une joie perpétuelle ; il satisfait sans contrainte toutes ses passions ou s'adonne à ses vices, sur lesquels la morale de sa classe — la classe des profiteurs — jette un manteau indulgent ou complexe.

An contraire, le bourgeois, le bourgeois moderne, le bourgeois moderne est avare, brutal et perfide. Sa vie est une joie perpétuelle ; il satisfait sans contrainte toutes ses passions ou s'adonne à ses vices, sur lesquels la morale de sa classe — la classe des profiteurs — jette un manteau indulgent ou complexe.

An contraire, le bourgeois, le bourgeois moderne, le bourgeois moderne est avare, brutal et perfide. Sa vie est une joie perpétuelle ; il satisfait sans contrainte toutes ses passions ou s'adonne à ses vices, sur lesquels la morale de sa classe — la classe des profiteurs — jette un manteau indulgent ou complexe.

An contraire, le bourgeois, le bourgeois moderne, le bourgeois moderne est avare, brutal et perfide. Sa vie est une joie perpétuelle ; il satisfait sans contrainte toutes ses passions ou s'adonne à ses vices, sur lesquels la morale de sa classe — la classe des profiteurs — jette un manteau indulgent ou complexe.